

Michel Banniard

Directeur d'Etudes

EPHE, Paris-Sorbonne

Euric et Epiphane : parades langagières et questions linguistiques à la fin du 5^e siècle en Gaule romaine.

Sur le sens d'une expression, tout un modèle historique peut être mis en jeu. C'est le cas d'un passage de la *Vita Epiphani*¹ qui présente la parole du roi Euric en ces termes: *Euricus gentile nescio quod murmur infringen*²... A quelle situation langagière réelle renvoyait le narrateur, écrivant une génération plus tard, Ennode de Pavie ? Cette question s'est posée en particulier lors de la soutenance d'une excellente thèse sur l'Antiquité tardive³ ; elle a été reprise dans différents séminaires à Paris, au cours de discussions compliquées. Au moment de proposer une interprétation complète du passage en question, je souhaite remercier Jean-Michel Carrié, qui m'avait invité à me pencher sur ce travail, et par ricochet sur ce problème ; Régine Le Jan, dont les travaux ont rendu les Austrasiens plus lisibles, notamment dans le domaine des échanges culturels entre romanophones et germanophones au sein de leurs élites ; enfin, les membres de mon séminaire, notamment Jean Dumont et Yann Lafitte, qui ont contribué à peser le pour et le contre.

En 475, Euric, roi des Wisigoths, *foederati* depuis 418, installés à Toulouse, étendait (plus ou moins violemment) sa domination sur la Gaule impériale et

¹ *Ennodius, Vita Epiphani*, Ed. F. Vogel, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi*, t. 7, p. 103-106 ; Ed. M. Cesa, Come, Biblioteca di Atenaeum, 1988.

² Ed. Cesa, paragraphe 89. Les citations renvoient à cette édition.

³ Maria Grazia Bajoni, *La diplomatie romaine au Bas-Empire. Etude institutionnelle, lexicale et rhétorique*, EHESS, thèse pour le doctorat en Histoire de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris, dir. JM Carrié, soutenue le 08 12 2012, 2 vol., v. 1 en 2 tomes numérotés en continu de 521 p. ; vol. 2, 205 p. (exemplaires dactylographiés).

s'apprêtait à mettre la main sur l'Auvergne, qui résistait vaille que vaille sous l'autorité de Sidoine Apollinaire avec l'appui d'un héros local, Ecdicius. Après un demi-siècle de cohabitation armée avec le pouvoir impérial, les Wisigoths avaient changé de politique, Euric bousculant les règlements et la tradition. Il s'était débarrassé en 466 de son frère Théodoric II, avait pris le pouvoir, occupé l'Aquitaine I en 469, puis Arles, Avignon et Valence en 470-471 (mais les avait reperdues), et entreprenait d'imposer sa loi (autrement dit ses administrateurs) à l'Auvergne en 475. Ce sont les tout derniers jours de l'Empire, et c'est dans ce contexte que s'inscrit le récit circonstancié d'Ennode.

Celui-ci, riche de quelques 600 mots, réunit le style maniéré en latin littéraire conservateur bien dans sa manière (il est peu amateur de *sermo humilis*, comme on le sait), un *topos* hagiographique en règle sur les vertus du saint (qui est un compatriote), mais aussi un manifeste politique prudent, soucieux de ménager la susceptibilité des nouveaux et tout puissants maîtres de l'Italie, et en premier lieu de leur roi, Théodoric, sans renier ni la dignité de l'ancien Empire ni l'héritage romain. Il ouvre donc sa narration⁴ par l'accession de Julius Nepos au trône au moment où *Tolosae alumnos Getas... ferrea Euricus rex dominatione gubernabat*, « le roi Euric gouvernait ses sujets goths d'une poigne de fer (toutes les traductions des passages cités sont personnelles) ». Il enchaîne aussitôt en présentant les causes initiales du conflit de 475 : l'empereur, ayant restauré son autorité au-delà des Alpes (*fines imperii...trans Gallicanas Alpes porrexerat*), c'est-à-dire au moins sur les préfectures du prétoire de la Narbonnaise II, de la Viennoise et peut-être de l'Aquitaine I, se trouve évidemment confronté aux incursions incessantes d'Euric. Ennode théâtralise alors le face-à-face inévitable en divisant à part égales les responsabilités : *Hinc utrimque litium coeperunt fomenta consurgere, et dum neutrae partes conceptum tumorem uincendi studio deponunt, sic exuperabat causa discordiae*, « Aucun des deux camps, sous l'effet de la rage de vaincre, ne renonçait à la démesure initiale, et ainsi la cause du conflit échappait au contrôle ». La perspective politique est là aussi nettement lisible, chez l'auteur du *Panegyricus dictus clementissimo regi Theodorico* (« Panégyrique prononcé à l'adresse du très clément Théodoric ») : à la différence de Sidoine Apollinaire, lui contemporain des événements relatés, Ennode gère soigneusement le caractère invasif de l'expansion gothe. Ces éléments auront leur importance au moment d'interpréter le *testimonium* langagier.

⁴ Par. 80.

La suite du récit⁵ se déploie sur le même mode de convenance réciproque entre l'empereur et le roi. En fait, Ennode les met inopinément sur le même pied, lorsqu'il nous explique que, pris d'un accès de pacifisme (en d'autres termes, il renonce à l'affrontement militaire), Nepos décida de privilégier « la charité entre les rois (*inter reges caritas* – l'empereur est donc dénommé *rex* comme Euric !) », donc d'envoyer un négociateur. Une réunion du conseil impérial aboutit au choix de l'évêque de Pavie, Epiphane, qui accepta et se mit en route pour Toulouse. Ennode livre alors un long passage purement hagiographique sur le comportement exemplaire de l'évêque pendant le long voyage de la délégation, et sur son succès médiatique auprès du clergé de la région⁶.

La rencontre fut organisée par Léon, romain de haut rang, « ministre » d'Euric, dont Ennode⁷ souligne que *per eloquentiae meritum non unam iam declamationum palmam susceperat*, « la qualité de son éloquence lui avait valu de remporter plus d'un trophée dans l'art de déclamer ». Dès l'ouverture de l'entrevue solennelle, Epiphane adressa au roi son discours⁸, reproduit au style direct par Ennode, long d'environ 150 mots, soit un temps de parole de quelques minutes. L'argumentation en reflète bien le compromis recherché : Epiphane rappelle modestement que « c'est l'administration de Dieu qui a confié à Nepos la royauté sur l'Italie » : *Nepos, cui regimen Italiae ordinatio diuina commisit* - l'Empire est loin, comme on le voit. Il termine sur une offre à double sens, « ...qu'il suffise que Nepos ait choisi ou du moins accepte d'être nommé ami, lui qui aurait mérité d'être appelé maître », *sufficiat, quod elegit aut certe patitur amicus dici, qui meruit dominus appellari*. Tout ceci est dit en *sermo altus*, un latin effectivement raffiné.

C'est ici qu'intervient le passage critique en question⁹ : *At Euricus, gentile nescio quod murmur infringens, mollitum se adhortationibus eius uultus sui serenitate significat*. Il a été traduit par l'auteur de la thèse : « Et Euric, s'exprimant par je ne sais quel bredouillement barbare, montre qu'il a été adouci par les exhortations d'Epiphane¹⁰... ». Les deux intervenants de mon séminaire ont, eux, proposé une

⁵ Par. 81.

⁶ Par. 82, 83, 84.

⁷ Par. 85.

⁸ Par. 86-88.

⁹ Par. 89.

¹⁰ Bajoni, *op. cit.*, t. 2, p. 113.

traduction radicale, fidèle au sens étymologique du verbe, « briser », et ont compris qu'Euric s'est brusquement tu. Enfin, il y a un demi-siècle, dans un livre qui a fait date¹¹, on lit : « ...le roi Euric aurait-il pu comprendre Sidoine ? Il devait savoir mal le latin, puisqu'il eut besoin d'un interprète pour répondre à l'envoyé de l'empereur Julius Nepos¹² ». Ces jeux langagiers engagent les interprétations linguistiques ; précisément, il y a tout lieu à mon avis de proposer une traduction différente de celles que je viens d'énumérer, avec à la clef des enjeux historiques dirimants. Pour bâtir une lecture plus solide, nous dépendons de trois facteurs : 1) Le champ sémantique du lexique employé par Epiphane ; 2) La scénarisation de l'entrevue ; 3) La conception implicite ou explicite que nous portons en nous des rapports langagiers entre germanophones et latinophones pendant la période considérée.

Je partirai de la troisième pour rappeler combien ce dernier point a soulevé de controverses spécialement chez les historiens, mais aussi chez certains philologues et linguistes. Les « temps barbares » ont offert bien des prises aux a-priori idéologiques, dont la rétrospective serait instructive, mais déplacée ici. Nous avons appris depuis à faire un peu le tri, à nuancer, à historiciser les processus, c'est-à-dire à écarter l'image d'un affrontement pur et d'un écroulement sans remède, pour dégager la part des compromis et des échanges entre les groupes « latins » et « germaniques »¹³. Installés depuis longtemps, de gré ou de force, les

¹¹ P. Riché, *Education et culture en Occident barbare, 6^e-8^e s.*, Paris, Seuil, 1962.

¹² Riché, *op. cit.*, p. 92-93. La note infrapaginale justificative cite précisément le passage en question de la *Vita Epiphani*.

¹³ En ce sens, entre bien d'autres références, D. Hägermann, W. Haubrichs, J. Jarnut (hrsg), *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühen Mittelalter*, (Ergänzungsbände zum Reallexikon des Germanischen Altertumskunde, t. 41), Berlin, Walter de Gruyter, 2004 ; W. Haubrichs, « Hybridität und Integration. Von Siegeszug und Untergang der germanischen Personennamen-systems in der Romania », in W. Dahmen & alii (hrsg), *Zur Bedeutung der Namenkunde für die Romanistik*, Tübingen, Gunter Narr, 2008, p. 86-138 ; Pitz M., « Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Begarrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur ? », in Hägerman, *op. cit.*, p. 135-178.

« envahisseurs », souvent déjà chrétiens, sont devenus latinophones¹⁴. Certains d'entre eux ont acquis une maîtrise suffisamment élevée du latin parlé tardif pour accéder à une communication orale efficace avec l'élite romaine : cas du roi ostrogoth Théodoric¹⁵; du roi Burgonde Gondebaud¹⁶ ; du roi franc Sigebert¹⁷ ; sans parler évidemment des souverains wisigoths comme Sisebut¹⁸. Il convient d'insister sur le fait que, contrairement à des vues désormais périmées, la masse de locuteurs est toujours latinophone aux 5^e-6^e siècles¹⁹. Et bien entendu, l'élite romaine ne se contentait pas de parler le latin quotidien du 5^e siècle, mais avait aussi accès à la maîtrise des registres élevés de la latinophonie. Seuls de préjugés tenaces ont pu induire des commentaires dépréciatifs comme²⁰ : « Leurs membres (sc. des couches dirigeantes) se considéraient comme des Romains, bien qu'ils fussent souvent fort peu latinisés. En Auvergne, même l'élite parlait encore, ou de nouveau, le celtique... ». Cette assertion repose sur un passage célèbre d'une lettre de Sidoine

¹⁴ M. Banniard, « Germanophonie, latinophonie et accès à la Schriftlichkeit (5^e-8^e siècle) », in Hägermann, *op. cit.*, p. 340-358 ; B. Dumézil, *Les racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares (V^e-VIII^e s.)*, Paris, Fayard, 2005.

¹⁵ C. Rohr, « Wie aus Barbaren Römer gemacht werden - das Beispiel Theodorich. Zu politischen Funktionen der lateinischen Hochsprache bei Ennodius und Cassiodorus », in W. Pöhl, B. Zeller (hrsg.), *Sprache und Identität im frühen Mittelalter*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012, p. 211-217.

¹⁶ I. Wood, « The Latin culture of Gundobad and Sigismund », in Hägermann, *op. cit.*, p. 367-380.

¹⁷ S. Gioanni, « La culture profane des 'dictatores' chrétiens dans les chancelleries franques : l'épigramme sur Galeswinthe de Venance Fortunat (Carmen 6, 5) », in F. Biville, M. Lhomme, D. Vallat, *Latin vulgaire-Latin tardif 9*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Lyon2, 2012, p. 933-943.

¹⁸ J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité d'une culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, Brepols, 2000.

¹⁹ MD Glessgen, *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, A. Colin, 2007.

²⁰ H. Wolfram, *Histoire des Goths*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 199.

Apollinaire²¹, cité récuremment avec le même contre-sens, parce que précisément il illustre non la réalité langagière, mais les convictions historiques préconçues des spécialistes, qu'une lecture respectueuse de ce que dit vraiment Sidoine invalide²². Il faut récuser franchement les deux affirmations, pourtant recopiées à l'envi par les chercheurs modernes stipulant :

- a) Que le latin était moribond en Gaule au 5^e siècle (ce que les philologues romanistes ont abondamment transposé en qualifiant la langue parlée quotidienne de non plus « romaine », mais de déjà « romane ».
- b) Que le Gaulois était encore la langue usuelle même de certaines élites (ce passage est lui aussi récuremment cité comme preuve).

Au contraire, une lecture non prévenue permet d'affirmer les deux *realia* suivant :

- a) Le latin était bien vivant, mais ce qui était menacé, c'était sa forme la plus conservatrice et la plus littéraire.
- b) Les élites de l'Auvergne étaient bien latinophones, mais parlaient le latin avec un accent local (phénomène de substrat). Cela n'exclut nullement évidemment que le gaulois ait été encore vivant sous forme de patois (les locuteurs étaient souvent encore bilingues).

Toujours à l'aune des préjugés, on est surpris de lire dans le même livre le signe d'un étonnant mépris à l'égard de ce témoin²³ : « Sidoine fait figure de vrai intellectuel : partial et pas toujours très scrupuleux ». Romain, érudit, catholique, et fidèle à l'idée d'Empire, Sidoine en somme entrait mal dans les vues pan-gothiques d'Euric et du spécialiste moderne (c'est le roi « barbare » qui, lui, a su ensuite faire preuve de mesure à l'égard du « résistant »). Après avoir ainsi déblayé le passage à la légitimité germanique (les nouveaux venus ne pouvaient pas faire beaucoup de

²¹ *Ep.*, 3, 3, 2 : *Mitto istic ob gratiam pueritiae tuae undique gentium confluisse studia litterarum tuaeque personae quondam debitum quod sermonis Celtici squamam depositura nobilitas nunc oratorio stilo, nunc etiam Camenalibus modis imbuebatur*. Sidoine s'exprime ainsi dans une lettre de courtoisie adressée à Ecdicius, membre de l'élite romaine d'Auvergne.

²² M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au 5^e siècle », in L. Holz (éd.), *Mélanges J. Fontaine*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1992, p. 413-427.

²³ Wolfram, *op. cit.*, p. 199.

dégâts sur une société mal latinisée, et donc mal romanisée), le même auteur insiste inversement – sans souci de la contradiction - quelques pages plus loin sur le niveau élevé de la culture latine à la cour d’Euric à Toulouse²⁴, rejoignant en cela les propos de son prédécesseur sur ce sujet²⁵. La synthèse de ces données, après révision, conduit à comprendre qu’Euric a vécu au sein d’un peuple germanophone très minoritaire, mais dominant, au milieu d’une masse latinophone, dans le cadre d’institutions latines, et au contact d’une élite lettrée, le tout à la fois dominé et prestigieux.

Considérons à présent le point 1. *Infringere* étant un composé de *frangere*, comme l’attestent tous les bons dictionnaires, a pour sens fondamental « briser »²⁶. C’est le sème premier, générateur des autres sens, tous liés dans une isotopie commune. La *iunctura uerborum*, *infringere uerba*, signifie sur cette ligne sémique: « se taire brusquement » ou « bafouiller » (c’est ce dernier sens qu’a retenu la traductrice, suivant sans doute le valeureux Gaffiot²⁷). Mais le verbe dispose naturellement de nombreuses extensions métaphoriques accrochées à l’isotopie « briser », dont celles-ci²⁸: *infractis manibus congemuit* : « il gémit en faisant craquer ses mains » ; *infringere articulos* : « faire craquer ses doigts ». L’OLD propose comme traduction *to snap*, que l’on peut discuter, mais l’emploi métaphorique ne fait aucun doute. Le sème fondamental de *murmur* est plus difficile à expliciter, le mot lui-même induisant la confusion sémantique qu’il évoque par *mimesis*. Il semble désigner tout phénomène acoustique représentant une dégradation d’un son pur, comme la voix humaine, l’OLD offrant en ce sens : *haec uox sit modica et magis murmur*, « que cette voix soit retenue et plutôt un souffle » ; *silentio haec uel murmure audita sunt*, « ces paroles furent écoutées en silence ou accompagnées de murmures ». Lorsque Enée découvre aux Enfers les foules de défunts qui volettent le long des rives du fleuve de l’oubli, apparaît la comparaison homérique²⁹ : *Ac ueluti in pratis ubi apes aestate serena/ Floribus insidunt uariis et candida circum/ Lilia funduntur, strepit omnis murmure*

²⁴ Wolfram, *op. cit.*, p. 225.

²⁵ Riché, *op. cit.*, p. 92.

²⁶ DELL, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Je ne cite pas en détail ces grands usuels, qui ont leurs équivalents chez les latinistes de toute l’Europe.

²⁷ Autre usuel des lycéens français depuis près d’un siècle.

²⁸ Elles sont relevées par l’OLD, *Oxford Latin Dictionary*.

²⁹ VERG., *Aen.*, 6, 707-709.

campus, « Et comme lorsque en plein bel été les abeilles se posent sur des fleurs variées et se répandent autour des lys blancs, tout le paysage vibre de leur bruissement ». Il s'agit bien d'un son dégradé, à la fois familier et inanalysable, connoté poétiquement de manière positive ou négative. La périphrase *nescio quod gentile murmur* désigne le gothique, la plus ancienne forme de vieux germanique, attestée par des textes dès le 4^e siècle, et parler maternel d'Euric³⁰. Elle surprend un peu sous la plume d'Ennode, pourtant habitué à fréquenter la cour de Théodoric à Ravenne, d'autant que le qualificatif de *gentile*, souvent chargé du sens de « païen » tombe plutôt mal dans le cas d'un chrétien, fût-il arien ; on comprendra donc plutôt le sens plus ancien de « barbare ». A ce compte le vocabulaire classicisant d'Ennode s'inscrit correctement dans une longue tradition de discrimination culturelle entre l'*urbanitas* réservée au latin et la *barbaries* réservée aux langues exotiques, dont faisaient partie les dialectes germaniques³¹.

Il convient maintenant de traiter le point 2. Le récit, très construit (genre épideictique !) d'Ennode, pouvait prêter à confusion, justement parce qu'il découpe les séquences en les mettant non pas en succession, ce qu'ont cru certains commentateurs, mais en parallèle. En effet, la phrase se poursuit, après l'attaque participiale initiale en apposition anticipée, par la proposition³² : *mollitum se adhortationibus eius uultus sui serenitate significat*. C'est un premier gros plan sur la signification visuelle de l'*actus* d'Euric (sa gestuelle ne demande pas de traduction !). La phrase suivante introduit alors un second gros plan sur le maître de cérémonie, Leo : *Leo uero nominatus superius tanto allocutionis ipsius tenebatur miraculo, ut crederet uerbis huiusmodi expugnari posse mentes, si fas est dici, etiam si contra iustitiam postularet*, « Quant à Léon, nommé plus haut, il était captivé par le miracle si exceptionnel de cette rhétorique, au point de croire que les esprits pourraient être mis en déroute par des mots d'une telle qualité, même si, si l'on ose le dire, la plaidoirie était contraire à la justice ». Intervient alors un commentaire³³ qui enchaîne en ces termes : *Taliter tamen fertur ad interpretem rex locutus*, « Voici par ailleurs en quels termes, à ce qu'on rapporte, le roi s'est adressé à l'interprète : ». Suivons bien le scénario : à ce

³⁰ F. Mossé, *Manuel de langue gothique*, Paris, Aubier Montaigne, 1956, p. 22.

³¹ M. Banniard, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (8^e-9^e siècles) », in *Médiévales*, t. 45, 2003, p. 25-42.

³² Par. 89.

³³ Par. 90.

moment du récit, il y a un décrochage ; après l'échange oral direct entre Epiphane et Euric, l'interprète est intervenu pour un dialogue décalé par le truchement de sa traduction en latin des propos d'Euric. Le scénario bâti par Ennode est donc le suivant :

- 1) Le roi écoute et comprend le discours en latin d'Epiphane.
- 2) En même temps que le roi, Léon écoute avec admiration ce discours, dont le succès lui paraît acquis d'avance.
- 3) Euric répond en une langue que l'ambassadeur (ni certainement les Romains) ne pouvaient pas comprendre, et il le sait. Il prend donc soin en même temps de prendre une expression faciale clairement conciliante, en attendant que l'interprète intervienne pour confirmer son approbation.
- 4) L'interprète assure tous les latinophones de l'acquiescement du germanophone.

La traduction du passage discuté devient alors : « Euric, tout en faisant claquer en réponse le son sourd d'une parole barbare inconnue, manifeste, par la sérénité de son visage, qu'il a été apaisé par les exhortations d'Epiphane... ».

Ce n'est pas parce qu'il « sait mal ou pas le latin » qu'Euric s'exprime en gothique, c'est au nom de sa dignité de roi, égal de l'« autre roi », qu'il le fait. Sur ce point, le spécialiste de l'histoire des Goths a vu juste³⁴ : « pareil au roi de Perse, le prince wisigoth faisait ainsi savoir que son royaume et lui-même étaient d'un rang égal à l'empereur et à l'Empire ». Si nous nous intéressons à la teneur du bref discours d'Euric, on peut aller un peu plus loin, car il y déclare en effet³⁵ : *licet pectus meum lorica uix deserat et adsidue manum orbis aeratus includat necnon et latus munit ferri praesidium, inueni tamen hominem, qui me armatum posset expugnare sermonibus. Fallunt qui dicunt Romanos in linguis scutum uel spicula non habere...*, « la cuirasse a beau quitter rarement ma poitrine, un cercle de bronze enfermer sans cesse ma main, et de plus une protection de fer garder continûment mon flanc, j'ai malgré tout rencontré un homme qui pouvait me terrasser en armes sous ses paroles. Il y a tromperie lorsqu'on déclare que les Romains n'ont dans leurs langues ni boucliers ni épieux... ». Il est évident qu'Ennode fait ses délices de références épiques

³⁴ Wolfram, *op. cit.*, p. 225.

³⁵ Par. 90.

traditionnelles, et joue à iréniser la scène ; en réalité – et tout un chacun en est conscient - le roi est le vrai maître du jeu, puisqu'il a la force militaire de son côté. Toutefois les propos d'Euric ne sont pas forcément si imaginaires que cela : sa cour de Toulouse abritait des poètes latins, certes, mais aussi des poètes germaniques qui s'exprimaient dans le langage codé des vieux chants guerriers³⁶. Il y a tout lieu de penser que le goût de ces images à la fois précieuses et violentes, si prégnant dans la littérature germanique qui nous en est parvenue, quoique remontant à une date plus tardive, était déjà bien présent au 5^e siècle³⁷. De ce fait, non seulement Euric parle dans la langue de ses ancêtres (*patrio ore*, diraient les Romains), mais en plus, il déploie un niveau de langue élevé, à la hauteur et de la situation et de son interlocuteur.

La *Vita* sur laquelle s'appuient les travaux référencés est évidemment justiciable d'une critique historique qui peut nous conduire à en réduire la valeur de *testimonium*. Mais dans ce cas, notre mise en question doit être impartiale : elle doit veiller à ne pas accepter systématiquement les signes négatifs (qui seraient « vrais » justement parce que négatifs) tout en récusant non moins systématiquement les signes positifs (qui seraient « faux » pour la même fausse bonne raison). Ce texte présente une grande cohérence et les renseignements langagiers qui s'en dégagent, ne sont accessibles en fait que de façon latérale et indirecte, ce qui devrait leur valoir un certain prix (c'était une des règles qu'aimait à répéter tout au long de ses innombrables travaux et interventions J. Herman). La première interprétation est linguistique : Euric est parfaitement latinophone (c'est le contraire qui serait surprenant, à bien y réfléchir). De sa réputation (justifiée) de guerrier rebelle à l'Empire, on en a déduit par une extension infondée qu'il était plus « barbare » que ses prédécesseurs plus obéissants, donc moins « latin ». La seconde interprétation est culturelle : conscient de la dignité de sa langue (il s'inscrit certes dans une

³⁶ Wolfram, *op. cit.*, p. 217 sqq.

³⁷ W. Haubrichs, « Veterum regum actus et bella - Zur sog. Heldenliedersammlung Karls des Grossen », in W. Tauber (hrsg), *Aspekte der Germanistik. Festschrift H.F. Rosenfeld*, Goppingen, 1989, p. 17-46 ; Id., *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit*, t. I/1, *Die anfänge : Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen, Niemeyer, 1995 ; J. Schneider, *Texte und Identitäten*, in *Auf der Suche Nach dem verlorenen Reich. Lotharingen im 9 und 10 Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 2010 ; *Texte und Identitäten*, p. 283-376 ; *Rithmus Teutonicus : Edition und Übersetzungen*, *ib.*, p. 487-493.

tradition guerrière, mais aussi dans celle religieuse de Wulfila³⁸), il hausse son langage diplomatique au niveau d'un acrolecte littéraire. Il s'inscrit en somme dans le sillon d'une histoire culturelle en voie d'émergence.

Fornex 29 04 2013

Explicit Feliciter

³⁸ Mossé, *op. cit.*, p. 25 sqq. Il ne faut sous-estimer ni le degré élevé de culture du clergé et des fidèles ariens (cf. Michel Meslin, *Les ariens d'Occident*, Paris, Seuil, 1967), ni l'accession de la langue gothique dès le 4^e siècle à un niveau élevé d'écriture littéraire (*literacy/ schriftlichkeit*).